LA RÉPUBLIQUE POLONAISE

RZECZPOSPOLITA POLSKA

20 c.

Paraissant deux fois par mois en français et deux fois en polonais

Rédaction et Administration :
216, Bd Raspail, Paris (14e) - Tél. : Fleurus 14-95

1re Année. — No 10. — 1er Décembre 1917.

Abonnements :
Un An : 8 fr. — Six Mois : 4 fr.

SOMMAIRE

L'ETERNELLE SACRIFIÉE

La publication des conventions secrètes par Trotzki se retourne contre la Russie, car ces documents dévoilent la pression honteuse qu'elle exerçait sur les autres Alliés.

Oubliant que c'est pour elle que la France est entrée en guerre, la Russie se fait payer son triste concours par des concessions exhorbitantes. Après avoir exigé Constantinople et la mainmise sur l'Arménie, elle se fait payer l'assentiment aux justes revendications françaises sur l'Alsace-Lorraine par l'*Exclusion de la Pologne du domaine international et la liberté complète de déterminer, à sa volonté, sa future frontière occidentale, avec l'Allemagne et l'Autriche* (voir les notes du 12 et 14 février 1917 et celle du 11 mars dernier).

Ces conventions veulent dire, que malgré le manifeste du Grand Duc Nicolas, et les promesses formelles du Tsar, malgré le message du Président Wilson, et les déclarations des hommes d'Etat les plus éminents de la France, de l'Angleterre et de l'Italie en faveur de la Pologne, la Russie a obtenu carte blanche pour ses agrandissements vers l'Ouest, et que le sort de la Pologne lui a été confié sans aucune réserve et sans contrôle.

Les révélations de Trotzki ont été évidemment faites pour favoriser les Allemands. Rien ne saurait, en effet, mieux aider leurs menées en Pologne et en Roumanie que cette indiscrétion : elle leur permet d'affirmer que jamais les Alliés n'ont sérieusement songé à libérer la Pologne et qu'ils étaient prêts à retirer les promesses faites à la Roumanie.

L'impression que ces révélations feront en Pologne sera d'autant plus déplorable, que l'histoire du siécle passé n'est pas faite pour nous rassurer sur les dispositions de l'Europe à l'égard de la Pologne. En effet, que nous ont rapporté nos héroïques légions de Dombrowski, des Kniaziewicz ou les armées des Poniatowski qui se sont fait massacrer sur tous les champs de bataille de Napoléon Ier, en croyant mourir pour la libération complète de leur pays. Elles ont abouti à la création du fameux Grand Duché de Varsovie, cette parodie cruelle de la Pologne qui constituait la première consécration officielle du crime du partage de la Pologne et la reconnaissance de la faillite de l'idée de l'Etat Polonais.

Que nous a rapporté notre sublime insurrection de 1831 qui sauva la Belgique et préserva la France d'une nouvelle invasion? Rien! si ce n'est le fameux « *l'ordre règne à Varsovie* » de M. Sebastiani.

Après nous avoir encouragé en 1863 par son célèbre : « *durez Messieurs!* » Napoléon nous abandonne tranquillement à la furieuse répression de la Russie.

Les puissances occidentales, qui étaient cependant victorieuses en 1856, ont-elles jugé utile d'intervenir en notre faveur au Congrès de Paris?

Enfin, le Congrès de Berlin qui s'occupait de la Serbie, de la Bulgarie et même d'une Roumélie a-t-il seulement pensé à la Pologne?

Malgré ce cruel enseignement de l'histoire, nous avons cru que cette guerre, que la France et l'Angleterre avaient proclamée comme étant une lutte pour la libération des peuples, nous apporterait enfin la reconnaissance de nos droits sacrés à l'unité et à l'indépendance.

Il serait dangereux pour les alliés et humiliant pour l'humanité que les Allemands puissent utiliser les indiscrétions de Trotzki pour convaincre les Polonais que cette fois-ci encore, ils avaient mal placé leur confiance.

Aujourd'hui que les Alliés occidentaux sont complètement libérés de tout scrupule vis-à-vis de la Russie, il est donc indispensable qu'ils profitent de la conférence interalliée, à Paris, pour proclamer nettement et solennellement leur intention à l'égard de la Pologne, et reconnaître nos légitimes aspirations à l'Indépendance et à l'Unité nationales.

L'heure des tergiversations est passée. La Pologne attend des actes.

Joseph de Lipkowski.

Les Alliés et la Pologne

Réponse au journal *Le Temps*

Le *Temps* a consacré l'éditorial de samedi à la question polonaise, en réponse à la « lettre ouverte » que quelques Polonais adressent aux membres de la Conférence interalliée, leur demandant *de bien vouloir décider la publication immédiate d'une adhésion formelle à la nouvelle formule de M. le Président Wilson qui proclame l'union et l'indépendance de la Pologne comme l'un des buts principaux de la guerre.*

Après avoir reconnu la validité et la justice des revendications polonaises, rappelé les nombreux témoignages que les Alliés ont donné à la Pologne, le *Temps* reconnaît être d'accord en principe et déclare « qu'aucun de nous ne pourrait retirer des promesses si souvent répétées ».

Cependant, suivent des réticences, des observations, qui, si elles ont le mérite de vouloir être désintéressées et impartiales, ne laissent pas de nous décevoir.

... Pourquoi, d'abord, tout en faisant l'éloge du comte Ostrowski et de M. Jean Kucharzewski, user de ces mots désobligeants : « les hommes qui font aujourd'hui figure de gouvernement? » ... Ce gouvernement polonais existe, il se manifeste, il a son utilité, sa raison d'être et les Polonais de France, d'Angleterre, d'Italie, des Etats-Unis, de tous les pays enfin où les a conduits l'émigration, ont été unanimes à témoigner leur satisfaction de voir s'établir, dans leur patrie, un pouvoir national, même à demi-libre.

Mais ce que nous reprochons au rédacteur de l'article, c'est la plaisanterie qui termine ses considérations et ses réserves : le *Temps, journal français*, incite en dernière analyse, et tout amicalement, le comte Hertling et le comte Czernin « à organiser une apparence de consultation populaire : puisqu'ils entretiennent l'un et l'autre d'excellentes relations avec le Vatican, ils pourraient remettre au Saint-Siège le royaume de Pologne... » Voilà une courtoisie, à laquelle on ne s'attendait guère! Nous savons bien, qu'à la bataille de Fontenoy les Français ont invité les Anglais à tirer les premiers, mais cela se passait en 1745, non en 1917, et ne s'adressait pas à des Boches.

Il nous semble qu'il revient de droit à la France, en cette guerre où elle n'a rien ménagé d'elle-même, de parler avant l'Allemagne et l'Autriche..... Serait-ce une façon habile de se dispenser d'une décision? Il est évident que la question polonaise n'est pas le seul problème de la guerre; mais il ne faudrait pas oublier qu'elle en est le pivot.

On accuse l'Allemagne de nous refuser l'aspect même d'un état indépendant, et *d'après le Temps*, on se demande du côté des alliés, « s'il convient de reconnaître dès maintenant le Royaume de Pologne. » Où est la différence entre les deux attitudes? Tandis que l'une est toujours conséquente avec elle-même, les autres renieraient en fait les principes qu'ils proclament! C'est une absurdité.

Quant à la protection de Benoît XV, nous ne savons pas ce que pensent les 25 millions de Polonais qui se trouvent actuellement sous la domination des Empires Centraux; — bien que la Pologne soit un pays de tradition catholique — comment accueillerait-elle cette idée d'une ingérence pontificale, cette suggestion venue d'un pays pour qui le Vatican n'existe pas, qui n'y a pas d'ambassadeur accrédité, et qui dans l'ensemble, n'adopte pas, en ce qui concerne « l'homme blanc » qui siège sur le « Toit du monde » les opinions de M. Charles Maurras!

Oui, nous eussions trouvé toute naturelle cette plaisanterie si nous l'avions lue dans les colonnes d'un journal ultramontain. Dans le *Temps*, elle nous étonne profondément.

Nous le remercions de cette protection des zouaves pontificaux. Mais c'est aux alliés, non au pape, « d'accomplir un acte qui aurait ainsi que le dit la « Lettre ouverte » une énorme influence sur l'orientation polonaise et qui apporterait aux Polonais une force nouvelle pour la lutte contre les prétentions austro-allemandes ».

Alors sans doute, on les accuserait moins facilement de « chercher des appuis où ils peuvent. »

S'il faut à la Pologne un protectorat, que ce soit *le protectorat américain*.

L'idée n'est pas nouvelle : elle a été exposée il y a quelques mois dans la remarquable brochure du capitaine Ordon, publiée à Lausanne, et qui a été très appréciée dans le monde polonais :

« Berlin et Vienne, y est-il dit, non moins que Petrograd, Paris et Londres, parlent solennellement de la Pologne libre. Sous ce rapport donc Washington se trouve en face d'assurances formelles, officielles. Les deux groupes s'accusent réciproquement d'insincérité. Eh bien, la question polonaise leur donne à tous deux l'occasion de prouver qu'ils désirent franchement la paix basée sur des principes justes et durables. Sans s'inquiéter de la délimitation de la future Pologne, et tout en ajournant pour le moment la question de Poznan, de Gdansk (Dantzig), de la Silésie, affaire qu'aura à résoudre le prochain Congrès de la paix en tenant compte des droits imprescriptibles des Polonais, les deux groupes de belligérants devraient bien, à la prière du Conseil d'Etat provisoire actuel de Varsovie, consentir à mettre sous la protection des Etats-Unis d'Amérique, et à déclarer neutre le territoire du Royaume de Pologne actuel et de la Galicie jusqu'au Niémen et à la Pilia au Nord, jusqu'aux tranchées du front à l'Est, jusqu'aux Carpathes au Sud... De cette manière, l'action pacificatrice de l'Amérique, du domaine de la théorie passerait à celui de la pratique. »

Ce procédé s'écarte, ainsi que le reconnaît le capitaine Ordon, de ceux qui en vertu d'une vénérable routine ont été jusqu'ici usités dans les cabinets diplomatiques, mais la guerre a mis de côté bien des choses reçues. « Ce serait finir noblement l'épouvantable tuerie. Et la Pologne, dont les fils, tels que Kościuszko, Pulaowski, cent autres, ont versé leur sang pour la liberté de l'Amérique qui d'ailleurs leur a élevé des statues, peut sans appréhension faire appel à cette Amérique, lui demander aide et protection pour recouvrer sa liberté. »

Et cette solution serait d'une garantie infiniment plus sérieuse que celle du *Temps* qui nous conseille de chanter la messe.

La République Polonaise.

EN POLOGNE

Les Polonais maintiennent inébranlablement leur postulat d'une Pologne unifiée, indépendante, avec accès à la mer.

Les journaux de Cracovie rapportent les débats qui ont eu lieu à la séance du Club polonais de Vienne, avant la séance du Reichsrat.

Le comte Skarbek a affirmé que c'est faire affront à une nation de 25 millions d'âmes que de décider de son sort à son insu et sans sa coopération. C'est aussi un affront pour le Club polonais de n'être informé des intentions des Empires centraux que par l'organe de la *Neue Freie Presse*.

L'orateur propose donc la motion suivante : « En présence des nouveaux bruits relatifs à la solution de la question polonaise par les Empires centraux, le Club polonais de Vienne, en qualité de représentation parlementaire d'une des trois parties de la Pologne, exige nettement qu'il ne soit pas décidé du sort de la Pologne à l'insu et sans la coopération des représentants de la nation polonaise.

La déclaration qui le lendemain fut faite au parlement au nom du Club polonais, encore qu'elle dût exprimer l'opinion de tous les groupes du Club, n'en était pas moins conforme, en ses lignes essentielles, aux idées exprimées par le comte Skarbek à la séance du Club.

Interdiction de toute transaction au-delà du Bug.

En Lithuanie et en Wolhynie, dans la circonscription de l'inspection d'étapes du Bug et de la Kommandantur de Brzesc Litewski, vient d'être publié le décret suivant :

« Toute vente, tout achat, ainsi que tout endettement d'une propriété ou d'une partie de propriété entre vifs, est interdit, même dans le cas où il aurait lieu à la suite de saisie. Sur autorisation exceptionnelle de transaction sera perçu un droit qui dans les ventes et achats s'élèvera à 3 o/o de la valeur ordinaire du terrain ou de la partie de terrain, après l'estimation de la Kommandatur d'étapes ou de la Kommandantur de Brzesc Litewski. Pour les charges hypothécaires ou des droits analogues, 5 o/o de la somme due. Au cas où serait permis la vente ou l'achat d'un terrain ou d'une de ses parties, les contractants doivent en outre acquitter à l'inspection d'étapes un impôt sur l'accroissement de la valeur, au taux de 10 à 50 o/o de la plus value acquise par le terrain en question depuis l'occupation du pays, conformément à l'estimation opérée par la Kommanndatur d'étapes ou la Kommandantur de Brzesc Litewski. Le présent décret entre en vigueur le 1er septembre de l'année courante, il sera aussi applicable aux actes de vente et d'achat effectués depuis le 15 septembre 1915.

Signé au Quartier Général, le Commandant en chef :

VON LINSINGEN.

Lausanne, le 17 novembre 1917.

Une nouvelle traite d'esclaves
On échange cinquante ouvriers polonais.

Sous ce titre nous lisons ce qui suit dans le *Berliner Tageblatt* du 13 novembre.

Dans l'édition du soir du 8 oct. (no 572) de la *Deutsche Tageszeitung* se trouve l'annonce suivante :

« On cherche à échanger cinquante ouvriers polonais (20 hommes et 30 jeunes filles) contre autant d'autres. Prière d'écrire à l'administration du journal à L. Y. 86.282 a ».

On offre donc d'échanger 50 personnes, soigneusement spécifiées, 20 hommes et 30 jeunes filles, comme on proposerait un échange de bétail. On n'a certainement pas pris l'avis de ces cinquante personnes pas plus qu'on n'aurait pris celui des bœufs de trait ou des vaches laitières.

Le « *Berliner Tageblatt* » se borne à ces quelques lignes auxquelles tout commentaire est superflu.

Revue de la Presse

M. Lucien Cornet, sénateur, membre de la Commission des Affaires étrangères, traite dans l'*Information* du 22 Novembre. « La question slave et le problème européen. » C'est un chaud partisan de l'alliance polono-tchèque.

« Et nous aussi, Français, nous vibrons d'une émotion généreuse, en faveur d'une telle alliance. La Bohême, la Pologne! Mais c'est toute notre vieille histoire qui nous recommande l'alliance avec ces peuples. Quelle dette de reconnaissance n'avons-nous pas contractée envers eux, toutes les fois qu'à l'appel de nos hommes d'Etat, ils se sont soulevés pour prendre à revers les Germains qui nous menaçaient! Hélas! faut-il rappeler que si nous avons pu réaliser notre Révolution, c'est que les Germains, auxquels s'étaient joints les Russes gouvernés par une Allemande, étaient occupés à déchirer la Pologne. Il a fallu que la Pologne meure pour que nous fussions sauvés. Son tragique sacrifice a été la rançon de notre liberté. Cette liberté, sauvée grâce à elle, nous la lui ferons partager. Autour d'elle, groupés en une fédération puissante, les autres peuples slaves, enfin libérés, constitueront de l'autre côté de la Germanie, le contre-poids salutaire sans lequel il n'y a pas en Europe d'équilibre possible. »

M. Terestchenko et la Pologne

Le 20 septembre dernier, M. Terestchenko, après examen des actes allemands en Pologne, en particulier le rescrit du Gouverneur général de Varsovie, et les nouveaux règlements administratifs, déclara que ces concessions — dues à la faiblesse allemande — ne satisferaient pas les Polonais, dont la terre natale demeure, malgré tout, partagée.

La Russie demande d'adopter le principe du libre développement de toutes les nations, et le gouvernement Russe confirme sa ferme résolution de réaliser sa proclamation aux Polonais du 30 mars 1917, particulièrement en ce qui concerne la Reconstitution du peuple polonais libre.

La Gouvernement Provisoire a fait aux Alliés la proposition de ratifier par un décret la proclamation susdite. En même temps, la Russie veillera à ce que le futur Royaume Polonais jouisse de toutes les libertés et réunisse toutes les possibilités de régénération économique et financière, revendication ouverte à une indemnité de guerre pour les pertes causées par l'invasion ennemie.

Cette déclaration, qui a été approuvée dans tous les pays alliés, a fait l'objet d'importantes déclarations dans la presse de l'Entente.

La presse anglaise a été unanime à reconnaître que, si les Alliés répondent favorablement à l'invitation de la Russie, la formation d'une Pologne libre et indépendante ne serait plus le fait *d'une seule* puissance, agissant de par son droit personnel et disposant de la nation polonaise, mais une question européenne concernant tous les Alliés.

Cet acte sanctionnerait et affirmerait le principe de liberté pour lequel nous nous battons, et pour lequel nous mourons.

Comment le président Wilson comprend la Société des Nations

New-York, 24 novembre. — Au moment où la formule « Société des Nations » donne lieu en tous pays à discussions et controverses, il n'est peut-être pas sans intérêt de signaler que c'est tout à fait à tort que la paternité de cette formule est attribuée au président Wilson et que le président n'a jamais prononcé ces mots.

Le « Committee of public information », qui est le bureau officiel d'information du gouvernement américain, vient justement de réimprimer, avec annotations officielles, le fameux message lu par M. Wilson lui-même le 2 avril dernier devant le Congrès.

Si nous nous rapportons au texte officiel, voici les termes mêmes que nous trouvons : « Un accord solide pour la paix ne pourra jamais être maintenu que par une association des nations démocratiques. On ne saurait se fier à aucun gouvernement aristocratique pour y rester fidèle et pour en observer les conventions. Il faut qu'une telle association soit une ligne d'honneur, une association d'opinions. Seuls, des peuples libres peuvent mettre en commun leurs buts et l'honneur, et préférer les intérêts de l'humanité aux intérêts étroits d'une caste. »

Casimir PRZERWA-TETMAJER

L'ABBE PIERRE

Traduit du polonais par PAUL CAZIN

(Fin.)

— Ne pleurez pas, Monsieur Delewski l'organiste, chut! la lune fera clair à mon âme... elle s'en ira sur une route de lumière; et si elle part de cette terrasse, tant mieux. C'est presque comme si elle partait des champs. Chez ceux de ma race, il y en a bien peu qui soient morts dans leur lit. Ils sont morts sur le champ de bataille. Les voilà finis, tant mieux, qui sait ce qu'ils seraient devenus, comme les autres. Blason sans noblesse d'âme : c'est comme un chat sur un bateau... Ecoutez, Monsieur Delewski.

— J'écoute, Monsieur le chanoine.

— Vous me mettrez ma soutane neuve, celle qui est doublée de soie, ma ceinture de moire, mon épingle d'or avec le « Korab » mon blason, mes bottes vernies, ma chaîne de chanoine au cou, mes décorations militaires sur ma poitrine. Cet anneau restera à mon doigt, qu'il reste avec moi...

Vous me couvrirez de fleurs, beaucoup de fleurs de thym, elles sentent bon, et, à la tête, des narcisses. Et mon sabre, Monsieur Delewski, vous le briserez, parce que je suis le dernier de ma race... Qu'est-ce que c'est? Monsieur Delewski, vous pleurez?

— Monsieur le chanoine me fend le cœur...

— Eh! bien, non... savez-vous, Monsieur Delewski, casser mon sabre ce serait dommage. Mais là, tout doucement, sans que le vicaire le voie, glissez-le moi sous la soutane, dans les plis. Dans les mains, la croix : prêtre d'abord! Mais là, au côté, mon sabre... Sentez-vous comme mon jardin embaume, Monsieur Delewski?

— Je le sens, Monsieur le chanoine.

— Mon testament est là-bas dans le bureau. Tout est en ordre. Surtout, que vous arrosiez bien les fleurs dans les pots, Monsieur Delewski, et que vous preniez soin du jardin. Ne rien vendre, ne renvoyer personne. Il y a des fonds pour tout, pour les vieux et pour les vieilles, pour les orphelins et les estropiés, pour la ménagerie, pour Martine et pour Zagraï. Tout doit rester comme cela est, jusqu'à ce que cela meure, que cela pousse, ou que cela parte. Je n'ai eu qu'un cœur pour le monde entier. Un chevreau sans mère me fait autant de peine qu'un petit enfant. Dieu a tout créé, il aime tout, il sait tout.. Monsieur Delewski?

— Qu'ordonnez-vous, Monsieur le chanoine?

— Qu'on envoie mes chevaux aubères à M. Stremienski de Topolica. Grand Dieu qu'on ne les vende pas! Il aura la bonté de les nourrir, puisque le dernier des Zalanski les a montés. Mon grand'père, un jour qu'il était un peu éméché, s'est amusé, pour montrer son adresse, à tirer sur un pot d'argent que tenait Mlle Bronislas Stremienska, après quoi il est tombé à ses genoux et elle est devenue ma grand'mère. C'est comme cela que nous sommes parents. Donc, les aubères à Topolica et les gris à Monsieur le vicaire, car il aime cette couleur-là, et ce sont les seuls dont il n'ait pas peur. Le lieutenant Kotwitch aura la Flèche, c'est un cheval de cavalerie. Dieu fera peut-être qu'on entende un jour une autre trompette que celle d'à présent... Oh! Oh! La pipe avec Marie-Antoinette et l'encrier de bronze avec Napoléon, aussi à Monsieur le vicaire. De mon patrimoine on prendra de quoi fonder une institution pour les enfants, et à vous, Monsieur Delewski, mon testament vous assigne deux taureaux, dix mille florins et quelques petites choses, par-ci par-là, et maintenant voici de la main à la main cette tabatière d'écaille avec un rubis, pour que vous vous souveniez du vieux curé.

— Monsieur le chanoine, Monsieur le chanoine!

Mais relevez-vous vite, mon bon ami, voulez-vous bien ne pas m'embrasser les genoux. Hou! que c'est vilain! Nous sommes tous égaux. J'ai du bien, je vous le donne. Et voilà!... Et ne pleurnichez pas comme cela, Monsieur Delewski, vous allez réveiller les gens. Ils travaillent toute la journée, ils ont besoin de dormir. Et moi qui n'ai travaillé que la moitié de ma vie, je m'en vais dormir aussi... C'est drôle pourtant... On sait bien qu'il faut mourir, et c'est drôle tout de même... Demain plus d'homme, et vous croyez qu'il tombe une seule feuille de tilleul, qu'il se fane un seul brin d'herbe... Et cependant tout vient de Dieu, tout dure par Lui... Ah! l'homme est vanité de vanité... Un an, deux ans, on se souvient, et puis on oublie... Que Dieu seulement, là-haut, n'oublie pas... Pour le reste!... Comme je me rappelle le premier jour de mon arrivée ici quand je me promenais sous cette allée de charmes... C'était les mêmes qu'aujourd'hui, larges, bruissants. Cinquante ans, un demi-siècle de là... Je ne peux pas croire que ce froment continue à pousser après moi... et il poussera quand même...Tant d'années. Que de baptêmes ici, que d'enterrements. Oh! comme il fait clair.

A travers les branches de vigne touffues qui tapissaient la véranda, la lumière de lune se glissait, silencieuse et argentée, restait un moment suspendue puis descendait au fond. Le souffle du vent remuant les feuilles les entr'ouvrait comme des paupières. Le vieillard leva un instant les yeux, puis sa tête retomba et Monsieur Delewski, dont de grosses larmes inondaient la moustache, l'entendit murmurer :

— Il n'y a pas, il n'y a pas, il faut y aller. Le jour se lèvera demain... Comme la lune me regarde. On dirait qu'elle m'annonce la lumière du ciel. Je n'ai jamais rien craint, j'ai vu la mort en face, et pourtant j'ai peur... Seigneur, ayez pitié de moi, pécheur. *Mea culpa, mea culpa, mea maxima culpa.* Il y a du sang sur mon âme.

Sa tête tomba plus bas sur sa poitrine : il se tut, mais la relevant tout à coup il dit d'une voix ferme :

— Monsieur Delewski, quand on chantera *Requiescat in pace*, vous ferez tirer de tous les mortiers de la paroisse... Oh! cet officier de dragons, dans le bois de bouleaux, comme il venait sur moi et quel coup je lui donnais! Mais c'était la bonne cause, Monsieur Delewski... Arrangez donc cette mèche dans la lampe, là, devant la Mère des douleurs... Bien.

Puis l'abbé Pierre ferma les yeux et somnola, mais il semblait à l'organiste que sa tête tombait de plus en plus bas, que son souffle était de plus en plus faible. Un moment s'écoula, si bien que M. Delewski, inquiet, allait se lever pour appeler Mlle Kapik, quand l'horloge sonna les deux coups de neuf heures et demie et, dans la porte du vestibule apparut le petit Ignace en chemisette et en caleçon de toile.

Il s'avança vers le fauteuil du prêtre et le tirant doucement par la soutane :

— Monsieur le chanoine. Venez. Mademoiselle la gouvernante a dit que je me dépêche et que je dise à Monsieur le chanoine de venir dormir. Allons, donnez-moi la main! Là, doucement, parce que vous êtes vieux. Monsieur le chanoine!

Et comme l'abbé Pierre ne bougeait ni ne répondait, l'enfant leva ses grands yeux sur Monsieur Delewski et demanda :

— Monsieur l'organiste, est-ce que Monsieur le chanoine est mort?

UN GÉNIE POLONAIS

Stanislas Wyspianski

Stanislas Wyspianski naissait en mai 1869, à Cracovie, où il devait mourir le 28 novembre 1907, la personnification même de cette cité riche en souvenirs. Tout en lui et jusqu'aux événements de son existence, par une évidente prédestination, s'adapte à ce milieu historique, surgit de cette Acropole du Wawel, la colline symbolique où, château et cathédrale, plane l'âme de la cité...

1869! C'était l'année où le roi Casimir le Grand, le Salomon polonais, revenait offrir sa haute, puissante et semblait-il impérissable stature, à la méditation de ses lointains successeurs. Son squelette, retrouvé par hasard dans la cathédrale du Wavel, était solennellement inhumé une seconde fois. Comme à Rome lors de la découverte de cette beauté antique, de cette Julie que le pape dut se hâter de faire réduire en cendres pour la soustraire à des honneurs quasi-divins, ce fut à Cracovie la cause d'une grande commotion dans les âmes. Słowacki nous en a gardé le souvenir dans un poème. Et Wyspianski lui-même, à la suite de son maître Matejko, mais avec un autre style, une autre conception de la Pologne, les siens, a dressé — projet de vitrail pour la cathédrale royale du Wavel — la saisissante image du « roi des paysans », inspirée de sa dépouille telle qu'on l'avait vue réapparaître, après cinq siècles, dans le caveau oublié.

La famille de Wyspianski était des plus modestes. Son père, sculpteur assez médiocre, connu surtout par une série de bustes des rois polonais, habita longtemps un atelier situé au pied même du Wavel. Telles furent, histoire et légende, les premières impressions ineffaçables de l'enfant. L'église voisine de la Skalka (petit rocher) où le roi Boleslas tua jadis l'évêque Saint-Stanislas, complète le décor où se déroulera l'action de plusieurs des drames de Wyspianski. Il subira d'autres influences, mais toujours on sentira, même dans les drames grecs, et avec quelle puissante insistance, avec quelle hantise prophétique, — n'a-t-il pas prédit la crise actuelle, — cette pensée polonaise cracovienne qui, comme un aimant, attire tout à elle, sans cesse à la recherche de toutes les formes capables de la susciter à la pleine lumière, pour les yeux qui savent voir et les oreilles qui savent entendre.

Vers 1887, Wyspianski passait son baccalauréat et s'inscrivait simultanément à l'Université (Faculté des lettres, dont l'influence sur son développement est absolument nulle) et à l'École des Beaux-Arts, dirigée alors par Jean Matejko. Celui-ci fut probablement le premier à être frappé des aptitudes de Wyspianski. Vers 1890, il le choisissait pour un de ses collaborateurs à l'œuvre de décoration de l'intérieur de l'Eglise Notre-Dame. Matejko fut certainement le vivant qui eut le plus d'influence sur Wyspianski. Et non pas tant sur le peintre, dont l'art décoratif et symbolique diffère profondément de l'art réaliste et historique de son maître, que sur le poète. La plus ancienne scène dramatique de Wyspianski qui nous soit parvenue porte au bas du mauuscrit l'indication « groupement comme sur le tableau de Matejko (*Bathory à Pskoff*). Ce fut aussi une des paroles du poète mourant, occupé à donner des instructions pour la mise en scène de sa dernière œuvre, ***Sigismond-Auguste***.

La décoration de l'Église Notre-Dame achevée, le jeune Wyspianski quittait Cracovie. C'est entre 1892 et 1897 qu'il voyagera surtout, visitant l'Allemagne, l'Italie, la France. Malgré les magnifiques évocations de Rome dans *La Légion* et le beau fragment d'un drame intitulé *Jules II*, l'Italie ne semble pas l'avoir particulièrement attiré, et il n'a pas visité Rome. Au contraire, la France, Paris, le retint trois années en deux séjours. Il y fréquentait les musées plus que les ateliers, et il allait beaucoup au théâtre. Il parcourut une grande partie de la province française, s'attachant surtout à l'étude des cathédrales, dont il fit de nombreux dessins, leur consacrant un ouvrage dont le manuscrit jusqu'à présent n'a pu être retrouvé. Sa correspondance de cette époque présenterait un intérêt capital. Malheureusement, son propriétaire, l'ami de jeunesse de Wyspianski (le marié des *Noces*) ne juge pas à propos de la publier.

Lentement, par ses envois aux expositions de Cracovie, Wyspianski se faisait connaître comme peintre : ses portraits, ses paysages, ses études d'enfants et de fleurs intéressaient quelques amateurs, mais scandalisaient le public. Néanmoins, rentré à Cracovie, il était chargé de collaborer à la restauration de la très intéressante Église de Sainte-Croix, datant du xve siècle, voisine du théâtre. A la suite d'un concours, il obtenait la décoration de l'Église Saint-François, dont il exécutait à la fresque les peintures murales, (entre autres la *Caritas*.) Il y créait surtout une merveilleuse série de vitraux : Saint-François recevant les stigmates, l'extase de Sainte-Salomée, la Genèse (*Fiat Lux*), des fleurs et des flammes, etc. C'est l'œuvre décorative la plus complète qu'il ait pu réaliser.

En 1897, année de la publication de la première *Légende*, Wyspianski était donc reconnu à Cracovie pour l'un des peintres les plus doués de la jeune génération. Sauf quelques intimes, personne ne se doutait qu'il fut aussi poète. Pourtant ses premières pièces, à côté de la date d'achèvement (Cracovie 1897 1898-1899), portent, presque toutes, celle des années (Paris 1892-1893) où en fut conçue la première idée et où elles furent peut-être rédigées une première fois. Telle que nous l'avons, son œuvre dramatique semble avoir été toute projetée au jour, si l'on peut dire, en dix années (1897-1907) d'une prodigieuse fécondité. Chacune de ces années-là vit paraître en moyenne deux ou trois drames de l'importance des *Noces*, et cependant Wyspianski continuait son œuvre de peintre et de sculpteur, avec les préoccupations et les projets grandioses d'un architecte à qui manqua seulement l'occasion. Par l'envergure de son génie, il évoque un Michel-Ange qui triompherait dans l'art dramatique, s'y révélant le prophète des temps nouveaux.

Outre la décoration de l'église Saint-François, Wyspianski put de nouveau créer un ensemble modeste au siège de l'association des médecins à Cracovie. Il y exécuta son fameux vitrail, le *Système de Copernic* (Apollon enchaîné à sa lyre) et dessine tous les détails de l'arrangement. Car, génie synthétique, il ne négligeait aucun détail. On lui doit par exemple une réforme complète de la typographie cracovienne, qu'il enrichit de délicieuses vignettes.

A défaut des grands espaces, murs et vitraux, dont il aurait eu besoin, pour réaliser ses conceptions, il donnait une quantité considérable de tableaux qui, exposés aussi à l'étranger, en Autriche et en Allemagne, le consacrèrent très vite comme le plus puissant et le plus original des peintres polonais. On trouve dans cette œuvre les portraits de nombreux contemporains, dont deux portraits de Wyspianski par lui-même, portraits d'acteurs de ses pièces dans leurs costumes, études d'enfants et de fleurs, illustrations pour l'Iliade, séries de paysages, dont une inoubliable série de vues de la colline qui porte le tumulus de Kosciuszko, prises de la fenêtre même de l'appartement de Wyspianski.

Or cet effrayant labeur, accompli en si peu de temps, semblait comme arraché de grâce et dans l'agonie a un destin atroce. Ce Titan devait mourir à trente-sept ans, loin d'avoir donné toute sa mesure, terrassé par le mal qui, vers la fin, lui immobilisa la main droite. « C'est maintenant, quand je ne peux plus me servir de ma main, que *je saurais* peindre, je le sens », disait-il. Pendant les deux dernières années de sa vie, il cessa de produire pour ainsi dire comme peintre. Par contre, jamais ses facultés intellectuelles ne furent obscurcies, et il ne cessa jamais de produire comme poète. Quand il ne put même plus écrire à l'aide du crayon placé entre les planchettes qui maintenaient sa main malade, il dictait à sa tante, Mme Stankiewicz, la seule personne de sa famille en état de le comprendre.

Faut-il dire tout le Calvaire qu'il traversa, la peine morale, plus douloureuse encore que la peine physique, qu'il dut endurer de la part de ses anciens amis. L'un d'eux même réussit à le faire enfermer — sans la moindre raison et par quel subterfuge? — dans une maison de fous. C'est que, juge et prophète, Wyspianski avait su dire leur fait aux acteurs de la politique criminelle de renonciation à l'indépendance nationale, à ce parti des Stancyk, (voir *les Noces*) venu au jour l'année même de la naissance du Poète, causé par l'état de dépression qui, en Pologne, suivit la révolution de 1863, parti de l'Université de Cracovie; ce parti aristocratique avait pris sous sa tutelle « l'âme nationale », créant en Galicie cette atmosphère particulière, faite d'hypocrisie jésuitique, puis de cynisme marqué à peine par des phrases patriotiques, où vécut et souffrit Wyspianski.

Combattu d'abord violemment, Wyspianski était devenu très vite une gloire nationale avec laquelle il fallait compter sérieusement. Le mot d'ordre fut alors : « ce n'est qu'un grand artiste » — non un juge, non un prophète. Mais, instinctivement, la Pologne tout entière sentait bien, pendant les derniers mois de la vie de Wyspianski, qu'elle était menacée de perdre le premier de ses fils. Sa mort, très sincèrement, bouleversa tout le pays. D'un élan spontané, Cracovie exigea pour lui les honneurs du Panthéon national, la Skalka de Saint-Stanislas. On lui fit des funérailles nationales, presque aussi splendides que celles de Mickiewicz, (inhumé au Wavel, seul des grands écrivains polonais, en 1890), et bien plus émouvantes, par suite de la suppression, fait exceptionnel à Cracovie, de tout discours. « Il fut accompagné au tombeau, écrit St. Brzozowski, par ce qui reste encore de grand en Pologne : le silence ».

Tel fut l'auteur de ces « Noces », représentées pour la première fois à Cracovie le 16 mars 1901. Malgré leur succès sans précédent dans les annales du Théâtre polonais, elles ne forment qu'un épisode, non le plus grand ni le plus significatif peut-être, de l'œuvre dramatique de Wyspianski, laquelle est immense (1).

Il est bon de l'indiquer, et la traduction même des *Noces* en donne, bien qu'imparfaitement, l'idée, — Wyspianski voulait avant tout réaliser sur la scène des conceptions musicales. Faute d'avoir pu trouver le Wagner polonais dont il aurait été l'inspirateur et le librettiste, il eut à lutter, à chercher, pour conquérir sa forme définitive, — ceci explique la destruction des premières ébauches de ses pièces, — et, finalement, il parvint à emprunter de la musique tout ce qui pouvait s'adapter à la forme verbale. D'où le charme particulier des *Noces*.

Pendant des mois, le drame défraya toutes les conversations et provoqua toute une littérature journalistique. Des vers détachés de la pièce passèrent dans la phraséologie des journaux, certaines expressions devinrent d'un usage courant (le « cor d'or », etc.)

D'où cet engouement provenait-il?

La pensée du drame, autant qu'on voulait ou pouvait la comprendre, provoquait une attitude hostile. Les violentes attaques de la critique « officielle » sacrèrent même le poète chef de la « Jeune Pologne ». Mais tous subissaient la magie de l'art, cet enchantement de musique et de danse autour d'un thème cher à tout Polonais « conscient » : l'union de l'aristocrate et de la paysanne, symbole des relèvements futurs. Et l'évolution de cette pittoresque Pologne villageoise qu'était venu rehausser de poésie et d'art, — car le fait avait éellement et récemment eut lieu, — tout ce que Cracovie comptait de distingué, était bien faite pour enlever tous les suffrages. On dit que Wyspianski, devant cette aveugle admiration du grand public, se serait écrié : « Ils m'applaudissent, alors qu'ils devraient me lapider », C'est que *les Noces*, comme en général l'œuvre de Wyspianski, sont la condamnation d'une fausse Pologne que leurre un faux destin. En vain avertissait-il... C'était comme Saint-Jean prêcher dans le désert. On ne voulait voir que la merveilleuse fantasmagorie. Pourtant, *les Noces*, ce *Songe d'une nuit d'hiver*, sonnaient le glas de bien des espoirs fallacieux. C'était l'échec définitif de toute tentative de libération, par l'illusion, et non par la volonté. Wernyhora et son cor d'or trompeur ne pouvaient procurer que la Mort, la Torpeur finales. Non pas qu'il faille voir là le mot dernier de la douloureuse histoire polonaise. Bientôt après, *la Délivrance* (1903) montrait quel principe de vie devait surgir de tant de ruines.

JEANNE LICHNEROWICZ.

BIBLIOGRAPHIE

Stanislas WYSPIANSKI : *Les Noces*, drame en trois actes, traduit du polonais par A. de LADA et G. LENORMAND. Editions de la *Nouvelle Revue Française*.

M. Gaston Gallimard, le directeur avisé des éditions de la *Nouvelle Revue Française*, où parurent déjà tant d'ouvrages de choix de la littérature française et étrangère, vient d'entreprendre une belle œuvre : la publication d'une traduction française du théâtre de Stanislas Wyspianski.

Remettant à plus tard un compte rendu plus détaillé du premier volume de cette publication, nous nous contentons aujourd'hui de reproduire ici les lignes de la « prière d'insérer » par lesquelles l'éditeur présente le volume à la critique :

« Les malheurs de la Pologne ont quelque chose d'*infernal*, écrit un Anglais qui a vécu en Pologne les dix premiers mois de la guerre. *Les Noces*, le fameux drame de Stanislas Wyspianski, qu'une traduction de MM. A. de Lada et G. Lenormand rend enfin accessible aux lecteurs français, nous introduisent dans l'Enfer de l'âme polonaise, hantée, à la veille de la guerre, de cruels pressentiments. Il est à prévoir que, grâce à ce chef-d'œuvre incontestable, Wyspianski, dont le nom n'était connu jusqu'à présent, en dehors de sa patrie, que de quelques champions de la rénovation théâtrale, le sera demain des lettrés et du grand public, le drame, au premier abord, déconcerte par son originalité : Imagine-t-on une pièce dont le héros serait une nation. On peut dire qu'elle est classique en ce qu'elle réalise un parfait accord entre la complexité d'un problème peut-être unique sur la scène et la simplicité d'une forme à la fois réaliste, musicale, dramatique et visionnaire. — Les « Noces » ressuscitent, en même temps que les traditions du théâtre populaire polonais, celle de la tragédie grecque et de Shakespeare. — Wyspianski, — il ne peut plus y avoir de doute à ce sujet — n'a cessé d'être hanté par le cataclysme mondial qu'il sentait venir, et où il savait qu'il allait se jouer les destinées de sa nation. Conscient du danger, il a voulu avertir. Quiconque n'ignore pas que, du xvie siècle, de Skarga à Mickiewicz, le prophétisme n'a

cessé d'être le trait le plus essentiel des lettres polonaises, ne sera pas étonné de trouver, dans un drame écrit en 1901, la vision nette et précise de la tragi-comédie polonaise, telle que depuis 1914 elle se joue sur la scène de l'Histoire. C'est une de ces œuvres qui, dans ce qu'elles révèlent des lois mystérieuses qui régissent les destinées de toute collectivité nationale, montrent (selon les paroles de Shakespeare) au monde et à l'esprit du siècle leur figure et leur empreinte... »

Voici d'autre part quelques lignes d'une lettre de *Gabriel Séailles* au sujet des « Noces » et que l'éminent écrivain nous excusera de citer, car on ne peut mieux résumer le drame de Wyspianski ni souligner son actualité : « ... L'œuvre est d'une grande originalité et d'une grande puissance. L'impression est singulièrement douloureuse : une aspiration infinie qui ne s'achève pas en espérance, une ardeur d'agir qui se dissipe en un rêve, un élan qui retombe sur lui-même. *Les événements nouveaux donnent à la pièce un sens inattendu. Elle devient une vue d'avenir, l'impossible est devenu le réel. Mais elle prend aussi le sens d'un avertissement tragique.* L'heure unique sonne, l'heure de vouloir et d'agir et de faire *du moins* autre chose qu'une fantaisie d'artiste et de poète... De tout cœur je souhaite que la Pologne renaisse à la vie politique et qu'elle trouve dans son expérience terrible la sagesse qui permettra sa résurrection. »

sk

***

Zygmunt L. Zaleski. *La Patrie musicale de Chopin.* B. Roudanez, éditeur, 9, rue de Médicis. Prix : 1 fr.

L'auteur a résolu le difficile problème d'intéresser le lecteur le plus éloigné de toute curiosité musicale en rattachant aux questions actuelles un sujet qui paraît tout d'abord réservé à l'art pur. Il retrace à grands traits l'histoire de la musique polonaise, expliquant les tendances générales de chaque époque, jetant la lumière sur les grands noms, s'arrêtant surtout à Chopin et Moniuszko où se rejoignent et s'épanouissent les floraisons rythmiques des harmonies populaires où vibre l'âme tendre et forte de la Pologne.

Ce qui donne à ce petit volume écrit en une langue souple, poétique et précise, une valeur singulière, c'est la pensée constante d'une *tradition* polonaise *nationale*, magnifique trésor où puisèrent les maîtres, et sans laquelle ils n'eussent pas été.

Tous les Polonais seront reconnaissants à M. Zaleski d'avoir démontré l'unité et l'originalité du fonds populaire musical de la Pologne, affirmant ainsi dans le domaine artistique cette puissante vitalité qui ne s'est jamais démentie et qui, en face de l'invasion étrangère a été la civilisation d'une patrie.

L. Saisset.

***

The Polish Review, edited by T. H. Harley-Ruskin House. 40 Museum Street, London, W. C. price 2/ net.

Nous n'avons pas en France de grande revue polonaise. Aussi nous empressons-nous de signaler à nos lecteurs qui lisent l'anglais « The Polish Review » qui réunit des articles politiques, historiques et économiques, des études littéraires, et dont l'autorité s'affirme par les noms mêmes des collaborateurs.

Le Prof. S. Askenazy, écrit avec son habituelle maîtrise un bel article sur *Thaddeus Kościuszko. Alexander Lednicki* met au point la situation de la Pologne en face des Empires du Centre et des Alliés en un article *Poland and the War* qui complète l'editorial de Mr *T. H. Harley*. Suit un appel à *l'enseignement du Polonais à l'Université de Londres* par le *Principal Burrows*, et plusieurs autres études auxquelles nous nous sommes vivement intéressés.

La Presse et les faits divers politiques les plus récents, précèdent une bibliographie substantielle.

Nous souhaitons la bienvenue à la « Polish Review » dont la création répondait à un impérieux besoin, qui lui assure le plus grand succès, non seulement dans la colonie polonaise britannique, mais encore sur le continent.

S.

***

La Science du Travail et son organisation, par le Dr Josepha Ioteyko. Librairie Félix Alcan, prix 3 fr. 50.

Ce livre, écrit par la célèbre doctoresse Ioteyko, ancien chef du Laboratoire de Psycho-Physiologie de l'Université de Bruxelles, lauréat de l'Institut et de l'Académie de Médecine, chargée d'un cours sur la « Fatigue » au Collège de France en 1916, s'adresse à tous ceux qui, médecins, techniciens, ouvriers ont besoin d'organiser le travail en fonction du moteur humain, de sa force, de sa résistance.

Les chapitres consacrés à la mesure de la fatigue professionnelle, à la comparaison anthropométrique des sexes, à l'alimentation dans ses rapports avec le travail, aux méthodes d'enseignement technique intéressent plus spécialement ceux auxquels l'auteur elle-même pense en écrivant : les femmes que le dur labeur des usines peut épuiser de fatigue si leur vie est mal réglée, et les mutilés des mains à qui ces conseils seront précieux.

W. B.

Grande Manifestation franco-polonaise

La grande soirée franco-polonaise, organisée par le Comité français pour la Pologne *Michelet-Mickiewicz*, qui a eu lieu samedi au théâtre, a remporté un vif succès.

Après l'exécution de *Gavroche-Marche* par l'orchestre, le conférencier fut présenté par M. Guéret. A leurs côtés avaient pris place le colonel Decour, le commandant d'armes et M. Courtois, ancien principal du collège. M. le docteur W. Bronislawski, avec une émotion contenue, nous redit la poignante histoire de son pays. Il termine ainsi :

« Nous sommes convaincus que cette guerre nous donnera l'indépendance tant désirée. C'est une nécessité absolue, pour l'Europe, que les Polonais puissent se développer comme nation, sous un gouvernement polonais ».

Après cette allocution, chaleureusement applaudie, commença la partie musicale.

Ce fut d'abord Mlle Ugazio, la gentille artiste de la Porte St-Martin, qui déchaîna le rire en récitant avec finesse *La Légende du Diable* et *Le Triste Chameau*, et revint dire l'émouvant *Départ*, d'Emile Verhaeren.

Après, Mlles Millaud et Wanda d'Alchimowicz, charmèrent l'assistance en interprétant le délicieux duo de Delcroze, *Le Cœur de ma Mie*.

M. Lacome, de l'Opéra-Comique, déchaîna les bravos les plus nourris avec *Patrie, Le Bon Gîte* et *Guillaume Tell*.

M. Ravet, de la Comédie-Française, fut longuement applaudi. Il a une diction admirable et une manière très personnelle d'interpréter les *Fables de la Fontaine*, l'*Hymne à Pégoud* et un magnifique sonnet sur la Belgique.

Les Honfleurais ont salué, par des bravos répétés, la réapparition de Mlle Yvette Figarol, des Concerts Rouge, par sa voix souple, elle est vraiment l'interprète du *Barbier de Séville*. Son talent se prête aussi aisément à l'exécution du classique qu'aux œuvres d'un style différent. C'est ainsi qu'elle nous a dit d'une façon exquise une série nouvelle des amusantes « Chansons que nous connaissons tous », arrangées par notre spirituel poète Camy-Renoult : *Il était une Bergère, Le Petit Navire, Le bon Roi Dagobert, Dansons Bergerette*, permirent à la gracieuse artiste de déployer ses qualités de chanteuse et de comédienne.

Ne manquons pas d'adresser nos félicitations à l'excellent orchestre dirigé par M. Dorr.

Comme toutes les manifestations du Comité *Michelet-Mickiewicz*, celle-ci était du meilleur goût et bien en rapport avec l'admirable but de propagande que poursuit, sans se lasser, le Comité franco-polonais.

(*L'Echo Honfleurais*, 2-XI).

Appel en faveur des Enfants Polonais

Plus qu'aucun autre pays, la Pologne a été, dès le début des hostilités, le théâtre et la victime de la guerre actuelle.

Sous le flux et le reflux des armées belligérantes, son territoire s'est trouvé en proie à toutes les horreurs de la guerre et de l'invasion; les dévastations y dépassent tout ce qu'on peut imaginer. C'est *un désastre sans précédent dans l'histoire.*

D'immenses contrées sont couvertes de ruines; il ne reste que des vestiges de nombreuses villes et villages naguère florissants.

Dans les centres industriels c'est le chômage forcé, par suite de la fermeture des usines dont l'outillage a été détruit ou réquisitionné, aussi la misère y est-elle indescriptible.

A la campagne, même détresse. De vastes étendues de terrain restent en friche, faute de bête de trait, d'instruments agricoles, de semences.

La famine et son cortège de maladies se sont abattues sur ce malheureux pays.

Au milieu de cette effroyable calamité, les enfants sont les plus cruellement frappés : la mort les fauche journellement par milliers.

Pendant son existence millénaire, la Pologne a rendu à l'Europe les plus grands services en retenant durant des siècles, les hordes barbares qui se pressaient à ses frontières, et en collaborant, dans tous les domaines, au développement des sciences et des arts.

A l'heure actuelle, quand, à l'issue de cette terrible guerre, le crime commis il y a 150 ans contre la Pologne va être réparé, quand la Pologne va enfin reconquérir son indépendance, il faut lui conserver ses forces vives et sauver la génération présente.

C'est l'impérieux devoir du monde civilisé.

Notre Comité a créé *un Fonds spécial pour les enfants et orphelins abandonnés* et lui a donné le nom d'*Henri Sienkiewicz* afin d'honorer la mémoire de son regretté Président d'honneur.

Par le *présent appel*, nous venons recommander ce fonds aux personnes de bonne volonté, afin que, grâce à l'aide fraternelle de chacun, nous puissions soulager les *indicibles souffrances de la population infantile menacée d'extermination.*

Aidez les mères polonaises à accomplir leur sainte mission !

Aidez-nous à sauver de la mort tous ces petits êtres, espoir de notre Patrie !

Que tous ceux dont le cœur compatit au sort cruel de ces jeunes existences ne nous refusent pas *leur obole quelque modeste qu'elle soit.*

Antoine Osuchowski
Président de la Commission exécutive.

Pour les Orphelins Polonais

M. Jacques Eger, trésorier du *Comité français pour la Pologne Michelet-Mickiewicz*, nous communique :

Pour Noël 1916, le Comité a envoyé 5000 francs à Moscou ; pour Noël 1917, il enverra 3000 fr. au *Comité Sienckiewicz*.

NOUVEAUX DONATEURS

Mme Jeanne-Charles Roux : 50 fr.
Anonyme de Cahors « *Pour Dieu et la Pologne* » : 5 fr.
Mlle Jourdes, institutrice à La Verdarie (Tarn) : 5 fr.
Elèves du Lycée de j. Filles, Bordeaux (Mlle Debat) 9.50.
Mlle Vautier, directrice du Collège d'Epinal : 20 fr.
M. Horstein : 50 fr. — Mme R. Bailly : 5 fr.
Mme Choleski : 5 fr. — *Le Sou Lycéen* de Marseille, par M. Lucien Pascal (11e versement) : 50 fr.

Directeur-Gérant : L. CHOLESKI. — Secrétaire de la Rédaction : J. JANUSZEWSKI. — Administrateur : J. M. ZIMOCKI

Chaque abonnement au journal *La République Polonaise* donne droit à deux brochures-primes : *La Petite Histoire de Pologne*, et les *Romanciers Polonais*.

Imprimerie M. Flinikowski, 216, Boulevard Raspail, Paris.